

Souvenirs d'enfance d'un petit nivernais

Mon grand-père.

Heurs et malheurs d'un paysan nivernais au siècle passé

Le narrateur

Je suis né en 1938, dans un hameau nivernais, portant le curieux nom des « Lemains ». Ce village de six maisons est situé sur la commune de Ciez. Les noms des villages alentour comme Les Pautrats, Vrillon, Jussy, Lamasserie, Les Naslots, Les Gaillots, Les Thizots et Bréau résonnent encore à mes oreilles. Il n'a pas dû se passer grand-chose d'important dans l'histoire des Lemains. Même le savant Google reste sec sur le sujet : c'est tout dire...

Mes jeunes années d'insouciance et de liberté courent dans les champs, les halliers, les bois et sur les chemins poudreux, de ce coin perdu de la Nièvre.



La grand-mère, la mère, le narrateur, son grand-père

Jusqu'à l'âge de sept ans, mon cercle de famille a été réduit à mes grands-parents et à ma mère, auxquels je vouais un amour sans borne. C'est durant cette courte période que j'ai appris ma langue maternelle : le patois nivernais. Une langue qui est restée gravée dans l'aire de Broca de mon jeune cerveau. Ce patois, frais comme aux premiers jours, m'a permis, récemment, de nouer un heureux contact avec l'excellent Monsieur Devallière¹.

De cette époque, je garde, entre autres, le souvenir ému de mon grand-père. Dès que j'ai pu marcher, je l'ai suivi partout comme son ombre : dans les écuries, les granges, dans les champs, dans les bois. C'était un grand « taiseux », mais ce qu'il ne disait pas, ma grand-mère s'en chargeait et très clairement. C'est à partir de ces paroles entendues, au fil des jours, que j'ai pu reconstituer le parcours de mon grand-père.

Grand-père et l'école

Il est né en 1875, dans les premières années de la troisième République, aux Pénissiaux, commune de Colméry (pas très loin de Châteauneuf Val de Burgis). Il faisait partie d'une fratrie de neuf enfants. À l'époque, même les familles modestes confiaient leurs enfants à « l'école libre ». Ce fut le cas pour mon grand-père. Le résultat n'a pas été brillant : il fut exclu au bout de quelques semaines. Il devait être programmé évolutionniste à la naissance. Un jour, il soutint au maître (le curé) que les chaînes traînées sur le grenier de l'école n'étaient pas celles du Diable, comme il le disait pour les intimider, mais celles du bedeau. Un autre jour, il donna un coup de cognée dans l'arbre du Seigneur pour prouver à ses camarades que le sang du Seigneur n'en coulait pas. Il intégra ensuite l'école publique, mais les hussards noirs de la République n'eurent guère plus de succès avec lui. Sa scolarité ne dura que deux ans en tout et pour tout.

¹ André Devallière, auteur du « Petit lexique du parler nivernais du val de Burgis ».

Débuts dans la vie

Grand-père n'était né ni boiteux ni fainéant. Malheureusement, il ne trouvait pas grand-chose à faire aux Pénissiaux. Pourtant, un jour, un peu avant 1900, la chance lui sourit. Les « Chemins de fer » avaient besoin de bras pour installer la voie ferrée allant de Clamecy à Cosne (mise en service en 1893). Il se proposa et fut accepté. Cette voie ferrée passait par la petite gare de Ciez-Couloutre. Là, il connut une seconde chance. Il rencontra ma grand-mère. Cette dernière avait hérité d'une petite maison aux Lemains avec quelques lopins de terre.

Au détour du siècle, ils se marièrent et s'installèrent aux Lemains. Ma grand-mère était une femme instruite, capable de s'occuper de la maison et des papiers. La maison fut vite remplie d'enfants : cinq entre 1900 et 1914. Il n'y avait pas d'allocations familiales, seuls les produits de la terre leur permettaient de manger à leur faim. Grand-père était libre et la famille heureuse de vivre.

Cette période heureuse allait bientôt s'inverser.

1914-1918

Un beau jour de l'été 1914, l'Allemagne nous déclara la guerre. D'un seul coup, la France eut besoin de Grand-père, en urgence, pour aller au chemin des Dames barrer la route à Guillaume II. Les paysans, avec leurs sabots, avaient l'habitude de la terre et de la boue. Ils étaient tout désignés pour les tranchées. Grand-père n'était pas de ceux qui partirent la fleur au fusil. Au contraire, il en avait gros sur le cœur en quittant sa femme et ses cinq enfants.

Il eut la chance d'en revenir. Il constata que certains, restés à l'arrière, n'avaient souffert de rien, contrairement à eux. Il partageait, sans le savoir, les propos d'Anatole France : on croit mourir pour la patrie et on meurt pour les industriels.

De retour, Grand-père n'eut plus qu'à retrousser ses manches. C'est ce qu'il fit en essayant d'oublier la guerre. Ce ne fut pas facile. Combien de fois, a-t-il tambouriné ma pauvre grand-mère, la nuit, pensant être au milieu des boches ?

Grand-père Fermier

Vers 1918, ils quittèrent la maison des Lemains. Grand-père chargea meubles, horloge et fourneau... sur un chariot et en route pour la ferme du Chalumeau, située sur la route de Vrillon à Entrains-sur-Nohain. Le confort ne changeait pas : pas d'eau courante, pas d'électricité, mais en revanche, il y avait 40 hectares d'assez bonne terre. Le blé ne se vendait pas trop mal. La ferme tournait à plein régime et la famille était à l'abri du besoin. Grand-père avait retrouvé sa pleine liberté : personne sur le dos pour lui dicter sa conduite. Quel bonheur ! Mes oncles et tantes étaient tous nés costauds et courageux. Ils participaient aux travaux de la ferme selon leur âge. Quelques ouvriers agricoles s'y ajoutaient dont certains restèrent avec mon grand-père jusqu'à la fin de l'exploitation. Tout le monde mangeait à la même table, grand-père en occupant traditionnellement l'extrémité.

L'école publique la plus proche était à Entrains, à 8 km (16 km aller-retour... à pied). Lui, qui n'avait pas eu de scolarité, envoya ses enfants à l'école. Ils ont tous appris à lire et à écrire.



La maison des Lemains

À l'époque, il n'y avait pas plus de cantine scolaire que de bus de ramassage. Ma mère et ses frères scolarisés prenaient leurs repas chez de lointains cousins, tous anciens enseignants, francs-maçons. Ces derniers complétaient l'enseignement de l'école. Chez eux, il fallait bien se tenir à table, ne pas jurer et parler en bon français. Je les ai connus à un âge avancé de leur vie. C'étaient des personnes de très haute qualité dont je salue, ici, la mémoire.

Cette nouvelle période heureuse allait connaître, à son tour, une inversion brutale.

Grand-père et les lois du marché

Un beau jour de 1936, Grand-père vit arriver dans la cour de la ferme des agents de l'État. Il était sur ses gardes. À chaque fois que ces gens-là lui rendaient visite, c'était pour lui apporter de mauvaises nouvelles. Il ne se trompait pas. On lui intimait l'ordre de dénaturer le blé de sa récolte ! Il fallait « vitrioler » tout ce magnifique blé doré, entreposé sur le grenier. Ces messieurs lui expliquèrent que la surproduction mondiale avait fait chuter les cours et que le seul moyen de les faire remonter était de détruire son blé. Il a dû proférer pas mal de jurons, du genre : « *Qué l'yabe me flamme, y serint pas d'venus fous, des foués ?* » Comment pouvait-il comprendre qu'en détruisant son blé, le monde irait mieux ? Ses gênes, d'homme de la terre, devaient bondir, lui rappelant les disettes d'antan. Il fallait avoir fait des études assez poussées pour comprendre les lois de l'économie de marché défiant le sens commun...



Le narrateur avec le chien Faraud. Chien de vaches certes, mais qui ne dédaignait pas de se mêler à la meute de chiens de chasse à la poursuite d'un lièvre. Ce qui causait des protestations de la part des chasseurs.

C'en était trop. Grand-père n'avait jamais entendu parler de « la main invisible » du célèbre Adam Smith réglant l'économie. Pourtant, il sentait que le sort des petits paysans était scellé. Les enfants partis, il quitta la ferme du Chalumeau et se replia dans sa maison des Lemains avec la plus jeune de ses filles. Avec quelques arpents de terre, il pouvait à nouveau vivre en autonomie... sans argent, ni aide d'aucune sorte. Bref, une retraite sans retraite...

Une journée ordinaire passée avec Grand-père aux Lemains (années 1940)

Grand-père passait sa vie dehors. Il était occupé du matin au soir dans l'écurie, la grange, le jardin ou les champs. Il ne rentrait à la maison qu'à l'heure des repas. Il était passé maître dans le dressage des chiens. Nous avions deux chiens. Il leur trouvait des noms qui sonnaient bien. Le chien de chasse s'appelait Ronflot et le « chien de vaches » Faraud. Ce dernier était mon garde du corps. Il ressemblait à un griffon nivernais et je pense qu'il n'aurait fait qu'une bouchée de quiconque aurait voulu lever la main sur moi.

Quand j'ai connu Grand-père, il n'avait gardé que cinq petits champs dispersés dans la nature. Ils avaient tous un charme particulier. Je revois une parcelle de luzerne assez éloignée du village ; pendant que notre vache pâturait l'herbe tendre, moi, couché sur le dos, je regardais défilé les nuages. J'y voyais des figures fantastiques. Profites-en, petit rêveur, dans quelques années tu n'auras plus le temps de contempler le ciel. Profitez-en, petites parcelles, dans une

quinzaine d'années vous serez laminées par le remembrement.

Grand-père et l'épreuve de calcul

Mes souvenirs attestent que, soixante ans après ses déboires scolaires, ses rapports à la lecture, l'écriture et au calcul ne s'étaient pas améliorés. Par exemple, je le revois, au moment de vendre le veau, dont notre vache, brave bête, nous gratifiait chaque année. Il connaissait, par habitude, le prix d'un veau de 100 kg ; il lui fallait calculer le prix du nôtre accusant 180 kilos sur la bascule. Sur l'encadrement de l'écurie, il faisait son calcul avec un gros crayon noir. La multiplication lui échappant, il procédait par moitié : tant pour 100 kg + moitié pour 50 kg + encore moitié 25 kg et au diable les 5 kg restants. Je me souviens qu'il se tournait vers moi et me demandait : « *j'me trompe pas, hein ?* ». Je n'en savais pas plus que lui sur la multiplication, mais, comme lui, je savais diviser en deux et je le rassurais : « *Non Pépé c'est bon* ».

Nous aurions pu faire appel à ma grand-mère, elle, n'avait aucun problème, ni avec le calcul, la lecture ou l'écriture, mais ce n'était pas dans l'ordre des choses. Dans une famille de paysans comme la nôtre, l'homme et la femme avaient chacun leur rôle.

Je n'ai pas souvenir de l'entendre lui demander un coup de main pour quoi que ce soit, pas plus que l'inverse. En gros, la maison c'était le domaine de ma grand-mère, et l'extérieur celui de mon grand-père. Le jardin était une des lignes de partage : l'homme bêchait, semait, arrosait, la femme cueillait.

La moisson

L'époque de la moisson n'était pas de tout repos. Une année la moissonneuse ne vint pas. Grand-père a fauché au dard (faux). Je suivais, en rassemblant les épis en gerbes. Je fabriquais des liens avec une poignée d'épis, suivant une technique que l'on m'avait apprise. Je regroupais ces gerbes en faisceau que nous appelions « mouillettes » (vocabulaire différent de celui de Châteauneuf). Il était très costaud pépé et surtout d'une résistance à toute épreuve. J'entends encore son « Han » à chaque coup de dard. De temps en temps il s'arrêtait, tirait son « *aguvouée du coui* » qu'il avait à sa ceinture, aiguisait la lame du dard. Il s'arrêtait aussi pour boire une gorgée d'eau mêlée à du café légèrement sucré. Au repas de midi, nous avions le choix entre une trempée au vin coupé d'eau bien fraîche tirée du puits ou, une trempée au lait caillé, très rafraîchissante également. Lorsque le soleil était trop ardent, la sieste était obligatoire. Chacun piquait un roupillon, au frais, dans la chambre aux volets clos. Quand le soleil avait un peu décliné, nous étions dispos pour repartir travailler, jusqu'à la tombée de la nuit. Finalement, la longue habitude du travail avait conduit les paysans à une organisation intelligente du travail, réglée sur la météo, basée sur des gestes ancestraux donnant un maximum d'efficacité avec un minimum d'effort. Aujourd'hui, quand on entend les donneurs de leçon parler de lean, de six Sigma, de Hoshin et autres Kanban importés des USA et du Japon, on peut sourire ...

Grand-père et le progrès technologique

Cependant, tels les braves Gaulois face aux légions romaines, les paysans, pleins de force et de courage, ne mesurèrent pas tous l'avancée, inéluctable, du progrès mécanique.

Mon grand-père avait du mal à l'intégrer. Je me souviens que nous étions allés sur les champs Jacquot (proximité du village) regarder les évolutions du premier tracteur. Monté sur chenillettes, il ne faisait demi-tour qu'au prix d'un grand demi-cercle. On se serait cru sur un champ de bataille. « *Ça vaut pas un ch'vau* » a déclaré Pépé, en souriant. L'avenir allait prouver que Pépé avait, lui aussi, du mal à négocier les virages, ceux de la technologie.

Comment vivait-on sans un sou ?

L'économie domestique de notre maison est longtemps restée, pour moi, un mystère. Nous n'avions pas d'argent. Mes grands-parents n'avaient pas de retraite. Comment faisaient-ils ? En fait, nous vivions sur notre production. La vache et les deux chèvres assuraient le laitage et les meilleurs fromages du monde. Une fabrication qui scandaliserait aujourd'hui, la commission européenne.



La cueillette des cerises. Grand père sur l'échelle.

Ma Tante, distribuant des cerises à ma mère et mon père

La basse-cour, les œufs (avec lesquels nous faisons du troc), les lapins étaient un plus ; sans oublier le cochon dont la viande était conservée dans un pot-saloir. Là, je ne regrette rien, même « dessalée », elle n'avait pas très bon goût. Ajoutons à cela, la récolte de pommes de terre, de pommes, de poires conservées sur des claies dans l'obscurité.

Durant l'occupation allemande, le pain se faisant rare, mon Grand-père allait clandestinement, de nuit, porter du blé à moudre au moulin de la Motte-Josserand afin de récupérer de la farine. Ma grand-mère en faisait du pain. Je me souviens que j'avais consigne de n'en parler à personne. Nous n'avons jamais manqué de nourriture. Le monde paysan a une sacrée capacité d'adaptation.

Pour le reste, c'était sommaire. La toilette se faisait à l'eau glacée du puits, dans une cuvette. Pas de radio, pas de

téléphone à moins de 2 km. Le médecin était à six kilomètres et ne venait que pour les cas extrêmes.

Les nouvelles ne nous arrivaient que par le journal du Centre. De toute façon, comme je l'ai dit, le journal laissait mon grand-père bien indifférent.

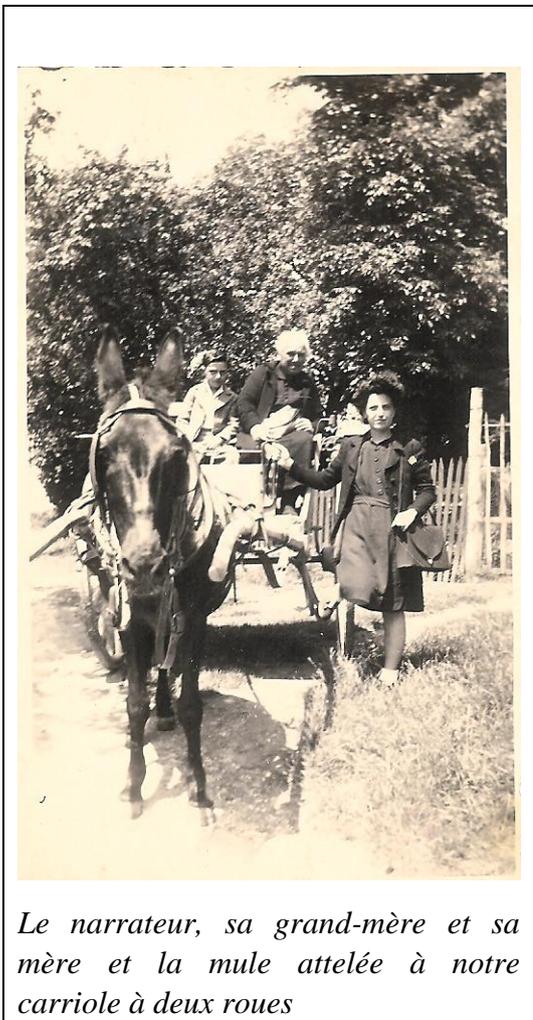
Les Allemands

Je n'ai pas souvenir d'avoir vu des Allemands dans notre hameau. Il est vrai que les chemins d'accès étaient une suite de nids de poules et qu'aucun cantonnement n'était possible dans nos maisons. La dernière maison du village était en terre battue. Pourtant ils sont passés au village de CIEZ à deux kilomètres de chez nous. Ils ont déporté le Maire à Dachau, en représailles à des faits de résistance. Il n'est jamais revenu. N'empêche que mon grand-père en faisait des cauchemars. Une nuit, en se débattant, il avait mis un œil au beurre noir à ma grand-mère. Au matin, j'entends encore cette dernière le sermonner : « *té vas don jamée en finie avec tes boches !* ». Comme ceux de sa classe, il avait été mobilisé en 1914, il s'en souvenait.

L'esprit de résistance, souvent passive, jouait dans le monde paysan. La réquisition des fusils n'a pas dû faire recette dans notre commune. Grand-père avait planqué le sien dans le tas de bois empilé sous un hangar. J'ai fini par trouver la cachette, ce qui m'a valu une bonne semonce.

Grand-père et sa mule

Un jour, Grand-père fit une « prise de guerre ». Il revint à la maison avec un animal moribond, couvert de plaies, ça ressemblait vaguement à un âne. Cet animal avait été laissé pour mort, par les Allemands, dans un fossé. Grand-père nous a dit que c'était une mule, il savait. Tout le monde s'est récrié, que cette bête au bord de la mort allait crever. Suivant son esprit de contradiction et de bravade, il a soutenu que cette bête vivrait et nous rendrait bientôt de grands services. Il soigna la mule avec je ne sais quelle potion, mais il a fini par la retaper. Un jour, il l'attela à notre carriole à deux roues remise depuis des années et : « Hue cocotte ».



Le narrateur, sa grand-mère et sa mère et la mule attelée à notre carriole à deux roues

Dès lors, nous nous sommes déplacés en carriole tirée par la mule et nous en étions fiers. Évidemment, j'adorais cette mule. Je lui apportais à manger en douce : de l'avoine piquée dans le coffre, des croûtons de pain, des pommes. Elle s'avéra très malicieuse. Je la montais à cran pour l'emmener au pré ; au retour j'étais obligé de baisser la tête pour passer sous le haut de la porte de l'écurie, elle s'arrêtait juste à cet endroit me coinçant et faisant semblant de ne plus savoir si elle devait avancer ou reculer. Mon Grand-père jubilait : « *Ça en a t'y d'la malice ces bêtes-là* ».

Grand-père perd ses idées sauf une ...

Les Allemands partis, la vie en autarcie que nous menions aurait pu continuer longtemps. Grand-père s'affairait aux champs et au jardin. Il assurait le pain quotidien. Malheureusement, un jour qu'il revenait en sueur du jardin, nous nous aperçûmes que ses idées n'étaient plus en place. Ce n'était pas très méchant. De temps en temps, il manifestait l'idée d'aller à Sainte-Colombe, à côté de Châteauneuf !

Le traitement, simple et gratuit que nous conseillait notre médecin, l'excellent docteur Allen, grand copain d'un certain François Mitterrand, était de le laisser aller. Parfois, je l'accompagnais. Nous n'allions pas très loin avec nos sabots, en tous cas, nous n'avons jamais atteint Sainte-Colombe. En revanche, une idée lui resta toujours bien nette à l'esprit...

Le bon curé de Ciez, averti de l'état de Grand-père, se présenta à la maison pour lui assurer un passage serein dans l'au-delà. C'était gentil de sa part. Seulement, soixante-dix ans après sa mauvaise expérience avec l'école libre, Grand-père s'en souvenait encore. Je le revois, lui, si aimable d'ordinaire, lancer au curé : « *vous pouvez ben repartie, j'ai pas besoin de vous et voute papier vous pouvez l'garder, j'sais pas lie !* »

Jusqu'à son dernier souffle, Grand-père aura travaillé la terre pour faire vivre sa famille.
Né paysan, il a vécu en paysan, il est mort en paysan : LIBRE !

Maurice Lièvre

mauricelievre@orange.fr